

LES DEUX FRÈRES,
COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

REPRÉSENTÉE pour la première fois à Paris,
par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi,
le 11 Janvier 1785.

PAR M. MILCENT,

Du Musée de Paris, de la Société Patriotique
Bretonne, &c.

Prix 1 liv. 4 sols.



A P A R I S,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire ;
rue Galande, N°. 64.

M. DCC. LXXXV.

PERSONNAGES. ACTEURS.

D'EPERNY.	<i>M. Granger.</i>
BLINVILLE, frère de d'Epérny.	<i>M. Courcelles.</i>
LÉONORE.	<i>M^{me} Verteuil.</i>
LOUIS.	<i>M^le Meliancour.</i>
MAURICE.	<i>M^le Carline.</i>
La Marquise DE FLORVAL.	<i>M^le Dufayel.</i>
Le Comte DE BONNEVAL.	<i>M. Bonioli.</i>
DUVAL, Valet-de-Chambre de d'Epérny.	<i>M. Valeroi.</i>
DUPRÉ, Notaire.	<i>M. Fayart.</i>

La Scène est à Paris.

N. B. L'idée de cette petite Comédie étant tirée d'un joli conte de M. Imbert, l'Auteur se fait un devoir de faire hommage du sujet à cet homme de lettre estimable.

LES



LES DEUX FRÈRES,
COMÉDIE.



Le Théâtre représente l'Appartement de d'Eperry.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUVAL, *seul.*

J_e n'en puis plus douter: le Comte & la Marquise
Ont usurpé tous deux le nom qui les déguise.
Tout le dit dans le monde, & mon Maître en ce jour,
Confiant à l'excès, aveuglé par l'amour,
Sur ces Aventuriers est le seul qui s'abuse.
Comment le détromper, quand son cœur s'y refuse?
Si j'étois sûr... Mais non: ce frère qu'on attend,

A

2 LES DEUX FRÈRES,

Plus désintéressé, sera plus clairvoyant.

Il arrive à propos. C'est lui qu'il faut instruire.

A ce beau mariage avant que de souscrire,

Il pourra s'assurer si l'amour & l'honneur

Président à l'hymen qui séduit trop son cœur.

SCÈNE II.

D'EPERNY, DUVAL.

D'EPERNY.

DUVAL, l'appartement destiné pour mon frère
Est-il prêt?

DUVAL.

Oui, Monsieur.

D'EPERNY.

Que l'on cherche à lui plaire,

Il est brusque, fort vif, singulier quelquefois ;

J'entends que pour chacun ses desirs soient de Loix.

DUVAL.

Il suffit.

D'EPERNY.

C'est Lundi que mon bonheur commence,

Je compte, tu le sais, sur ton intelligence.

DUVAL.

Je n'ai rien oublié.

D'EPERNY.

Le Brodeur est-il prêt ?

As-tu vu mon Sellier ?

COMÉDIE.

D U V A L.

Vous serez satisfait.

D' E P E R N Y.

Siôt qu'il paroitra fais entrer mon Notaire.

D U V A L.

ort bñ en.

D' E P E R N Y.

S'il vient quelqu'un , je vais être en affaire.

D U V A L.

Soit.

D' E P E R N Y.

Qu'as-tu donc , Duval ? Tu me boudes , je croi
J'aime l'air plus ouvert que tu prends avec moi.

D U V A L.

L'humeur ne me sied pas ; mais lorsque j'envisage
Que vous allez former un nouveau mariage...

D' E P E R N Y.

Ah , Duval ! j'en attends le bonheur le plus pur.

D U V A L.

Peut-être le veuvage est un état plus sûr.

D' E P E R N Y.

Les graces , la beauté , les talens de ma femme ,
Les touchantes vertus qui parent sa belle ame ,
Feront , n'en doute pas , le charme de mes jours !

D U V A L.

Bon , si comme à présent vous la voyez toujours.
A ce portrait si beau chaque femme ressemble ,
Tant qu'on est amoureux. Six mois passés ensemble
Font tout changer de face.

A ii

LES DEUX FRÈRES.

D'EPERNY.

Va, mon pauvre Duval;

Ton cœur n'est pas formé pour ne voir que le mal.
 Je me suis toujours fait une plus juste image,
 Des douceurs de l'hymen, du nœud du mariage.
 Pour deux cœurs vertueux, ses biens n'ont pas de prix;
 L'amour & l'amitié, par le plaisir unis,
 Y font tout le bonheur d'un couple qui s'estime;
 Les jours y sont sereins, on y jouit sans crime,
 Et par un charme heureux des méchants inconnu;
 Il rend la volupté digne de la vertu.

D U V A L.

En raisonnant si bien vous me fermez la bouche,
 Mais.....

D'EPERNY.

Quoi?

D U V A L.

Je crains...

D'EPERNY.

Cette crainte me touche.

D U V A L.

Vous méritez du moins que cela soit ainsi.

D'EPERNY.

Je connois ton bon cœur. Le Comte dîne ici :
 La Marquise avec lui vient recevoir mon frère.

D U V A L.

Bon, ceci me regarde, & j'en fais mon affaire.



SCÈNE III.

D'EPERNY, *seul.*

Les propos inquiets de ce bon serviteur,
 Ont porté, malgré moi, le trouble dans mon cœur;
 Une idée importune & m'agite & m'alarme.
 En effet, cet hymen dont l'espoir seul me chatme,
 Rendra-t-il plus heureux ce cœur fait pour aimer?
 Quand mes nœuds sont rompus, dois-je encore en former?
 Pourquoi le souvenir d'une indigne maîtresse,
 Vient il, après seize ans, m'accabler de tristesse?
 Léonore! ... son fils! ... Combien je l'adorois! ...
 Quel prix j'en ai reçu! l'ingrate! je la hais! ...
 Que la haine est, hélas! un sentiment pénible!
 Haïr est un tourment pour une ame sensible.

SCÈNE IV.

D'EPERNY, DUPRÉ.

D'EPERNY.

BONJOUR, Monsieur Dupré.

DUPRÉ.

Votre humble serviteur.

D'EPERNY.

Voilà ce qu'il vous faut.

A ij

LES DEUX FRÈRES,

DUPRÉ, *se mettant à une table.*

Vous n'avez plus, Monsieur,
Qu'à me dicter ici ce que vous voulez faire ;
L'acte est prêt, j'ai laissé tout le blanc nécessaire.

D'ÉPERNY.

Il faut que je vous donne, avant d'aller plus loin,
Des éclaircissemens dont vous aurez besoin
Pour dresser le contrat.

DUPRÉ.

Vous connoissez mon zèle.

D'ÉPERNY.

Mon épouse n'est plus: mais il me reste d'elle
Un fils, qui dès l'enfance, écarté loin de nous,
Fut trouver chez son oncle un asile plus doux.
Aigri par des revers, mon frère jeune encore,
Venoit d'abandonner un monde qu'il abhorre ;
Il voulut, pour donner le change à ses ennuis,
Prendre lui-même soin d'élever notre fils,
Auquel il assura dès-lors son héritage.
Ce qui vaut mieux encor, mon fils eût l'avantage
De n'être pas témoin des mécontentemens,
Qui n'ont que trop, hélas! désuni ses parens.
De l'exemple on connoit quel fut toujours l'empire,
Les vices des époux ne peuvent que détruire
Les mœurs de leurs enfans & leur respect pour eux.

DUPRÉ.

Les vertus des parens font les fils vertueux.

D'ÉPERNY.

Près d'un nouvel hymen, avant de le conclure,
Je voudrois accorder l'amour & la nature:

COMÉDIE.

7

Satisfaire à la fois des sentimens si chers.
Un mari sans conduite & d'injustes revers,
Ont détruit sans retour les biens de ma future,
Et je serois heureux dans cette conjoncture,
De pouvoir réparer l'injustice du sort,
Mais sans nuire à mon fils, & sans lui faire tort.

D U P R É.

Votre fils, de son oncle unique légataire,
Ne peut trouver mauvais ce que vous voudrez faire,
Et la coutume ici permet de disposer,
En faveur de l'objet que l'on veut épouser.

D'É P E R N Y.

Je veux donc à ma femme assurer ma fortune;
De mes propriétés je ne réserve qu'une.
Ma terre d'Eperny restera pour mon fils,
Elle est considérable, & peut doubler de prix.

D U P R É.

Je vais dresser, Monsieur, mon acte en conséquence.

D'É P E R N Y.

Il me reste à vous faire une autre confidence,
Qui réclame sur-tout votre zèle & vos soins.

D U P R É.

J'écoute.

D'É P E R N Y.

Pour mon cœur le plus grand des besoins,
Fut toujours d'être aimé, d'aimer avec ivresse;
Dès que je pus sentir, j'avois une maîtresse;
La fille d'un voisin, pauvre, mais vertueuse,
Devint en peu de tems l'objet de tous mes vœux.
Comme je l'adorois! comme j'étois fidèle!

A iv

8 LES DEUX FRÈRES.

Chaque jour plus épris , je la trouvois plus belle.
Mon cœur extrême en tout, ne fait point s'arrêter;
On m'offroit des Partis , j'osai les rejeter ;
Je résistai sans crainte à ma famille entière ;
De tout sacrifier ma tendresse étoit fière :
Et d'un père bravant le trop juste courroux ,
Par un hymen secret j'obtins le nom d'époux.
Fortune , amis , parens , je quittois tout pour elle...
Pour prix de tant d'amour , trompé par la cruelle ,
Je me vis lâchement trahi , sacrifié ,
Pour un ingrat , comblé des dons de l'amitié :
Mon cher Monsieur Dupré , pour ce cœur trop sensible
La modération fut toujours impossible.
J'aimois avec transport ; je hais avec fureur.
De ma haine , seize ans n'ont pu calmer l'ardeur.
Et le ressentiment de cette perfidie ,
Sans doute ne pourra finir qu'avec ma vie.

DUPRÉ.

Ce que vous dites-là me semble peu d'accord
Avec les traits qu'en vous on remarque d'abord.

D'ÉPERNY.

Quelle que soit ma haine , est-elle une injustice ?
A l'ingrate j'ai dû le dur & long supplice
D'un hymen contracté par dépit & sans goût.

DUPRÉ.

Sa conduite est coupable.

D'ÉPERNY.

Écoutez jusqu'au bout.

Ma famille indignée , & se montrant plus sage
Parvint en peu de tems à rompre un mariage.

Formé contre ses vœux , & nul selon nos Loix.
 Je cédaï pour lui plaire & fis un autre choix.
 J'ébannis de mon cœur l'ingrate Léonore ,
 Qui bientôt disparut. Depuis ce tems j'ignore
 Le lieu de sa retraite, & quel est le destin
 Du fruit de notre amour qui germoit dans son sein.
 A-t-elle mérité le beau titre de mère ?

DUPRÉ.

Instruisez-moi, Monsieur, de ce que je dois faire.

D'EPERNY.

Au moment de former un nœud selon mon cœur,
 Ce souvenir m'attriste & trouble mon bonheur.
 Je dois à cet enfant du moins de la Justice,
 Du crime de sa mère il ne fut pas complice.
 Je voudrois donc qu'aidé par les renseignemens
 Qu'on me fait espérer, & que dans peu j'attends,
 Vous lui fissiez tenir, sans me faire connoître,
 La rente du contrat que je vais vous remettre ;
 A lui faire un état, le fonds pourra servir.

DUPRÉ.

Je vais tout arranger selon votre desir.

SCÈNE V.

D'EPERNY, DUPRÉ, DUVAL.

DUVAL.

MON SIEUR de Bonneval, Madame la Marquise.

D'EPERNY, à Dupré.

Adieu, Monsieur, sur vous, mon cœur se tranquillise.

S C E N E V I.

D'EPERNY, LA MARQUISE,
LE COMTE DE BONNEVAL.

D'EPERNY, *allant au devant de la Marquise, &
lui donnant la main.*

COMBIEN je suis touché de vos soins complaisans !
Agréez tous mes vœux & mes remerciemens :
Aidez-moi l'un & l'autre à recevoir mon frère.

LA MARQUISE.

Aux termes où je suis j'ai besoin de lui plaire.

D'EPERNY.

Ce qu'il fait pour mon fils, la tendresse du sang,
Notre étroite amitié, son cœur loyal & franc,
Tout me fait un devoir de lui rendre agréable
Son séjour avec nous.

LE COMTE.

Rien n'est plus convenable,

Je prétends le guider de plaisir en plaisir,
Et ne veux lui laisser que le soin de choisir.

D'EPERNY.

Ah ! vous m'obligerez plus que je ne puis dire.

A ma félicité je ne pourrai suffire.

Occupé chaque jour du besoin d'être heureux,
Dans l'ivresse d'un cœur au comble de ses vœux,
Sans doute j'oublierai le reste de la terre.

COMÉDIE.

11

Il m'est doux de me voir remplacé près d'un frère,
Par l'ami, qui bientôt sera mon allié.

LE COMTE.

Compte sur tout mon zèle & sur mon amitié.

LA MARQUISE.

Vous méritez mon cœur & toute ma tendresse;
La bonté de votre âme & sa délicatesse,
Me touchent plus cent fois que l'excès de vos feux.
Qu'il est doux d'être aimé par un cœur vertueux.

LE COMTE.

Où donc ton frère est-il ?

D'EPERNY.

Quelqu'embarras, sans doute,

L'aura mis dans le cas de demeurer en route,
Mais il ne peut manquer d'être ici pour dîner.
Qu'il vous trouve sur-tout prêts à lui pardonner
Son abord un peu dur & sa franchise austère ;
Il cache un cœur fort bon sous un dehors sévère.
Croyant le monde plein de femmes sans pudeur,
De perfides amis & d'hommes sans honneur :
Misanthrope par goût bien moins que par système,
Il évite le monde avec un soin extrême,
Et j'admire sur-tout quels sentimens nouveaux,
Lui font quitter pour moi ses champs & son repos.

LE COMTE.

Il lira dans mon cœur; il conviendra, j'espère,
Qu'il est de vrais amis.

LA MARQUISE.

J'aime ce caractère :

LES DEUX FRÈRES.

En voyant ma constance & mon sincère amour,
 Je veux que pour mon sexe il reprenne en ce jour
 Un sentiment plus juste, & qu'enfin plus traitable,
 Il trouve le bonheur, en devenant aimable.
 Vous le verrez bientôt changer d'opinion.

LE COMTE.

Ton frère à tous les deux devra sa guérison.

D'ÉPERNY.

Mon fils vient avec lui : que ce fils soit le vôtre,
 Quand sa mère n'est plus qu'il en retrouve une autre.

LA MARQUISE.

Pourrai-je l'aimer moins que mes propres enfans ?

D'ÉPERNY.

Je vais enfin jouir de ses embrassemens.

LA MARQUISE.

Vous venez à l'instant de quitter le Notaire,
 Vos dispositions, dont vous faites mystère,
 Me font craindre un excès de générosité.
 Je me flatte du moins que ma félicité
 Ne fera pas d'un fils la honte & l'infortune.

D'ÉPERNY.

Vous verrez, je le crois, sans répugnance aucune,
 Que j'ai concilié, par un soin qui m'est doux,
 Tous les devoirs d'un père avec ceux d'un époux.

LA MARQUISE.

Il me reste un objet sur lequel je vous prie
 De m'ouvrir votre cœur.

D'ÉPERNY.

Disposez de ma vie.

COMÉDIE.

LA MARQUISE.

Vous eûtes de bonne heure une inclination ;
Qu'est devenu l'objet de cette passion ?

D'EPERNY.

N'en soyez pas jalouse.

LA MARQUISE.

Elle est trop malheureuse.

LE COMTE.

Sa conduite envers lui fut, dit-on, odieuse.

LA MARQUISE.

Elle est punie assez par la perte du cœur
Qui pour toute sa vie auroit fait son bonheur ;
Ah ! Comte , plaignez-la. J'apprends à l'instant même,
Qu'elle eut un fils de vous ; son malheur est extrême ;
Peut-être jusqu'ici votre ressentiment
Vous a fait oublier & la mère & l'enfant.
Laissez-vous attendrir ; que leur état vous touche.

D'EPERNY.

L'indulgente vertu parle par votre bouche.

LE COMTE.

Si notre ami m'en croit, il ne changera pas.
Mon principe est fort bon : point de grace aux ingrats.

LA MARQUISE.

N'est-ce donc point assez de son indifférence ?
Ah ! de vous, d'Epérny, j'attends plus d'indulgence ;
Le pardon, dois coûter pour être une vertu.

D'EPERNY,

Par d'affreux souvenirs mon cœur est combattu ;
Pour moi, je l'avouerai, cet effort est périlleux.

LES DEUX FRÈRES,

LA MARQUISE.

Vous feriez tout pour eux avec un cœur paisible.
 Je vous remplacerai; qu'il me soit donc permis
 D'aider en votre nom Léonore & son fils:
 Faut-il que mon bonheur, pour moi si plein de charmes,
 Soit un nouveau malheur qui leur coûte des larmes?

D'ÉPERNY.

Charmé de vos vertus, j'adore vos bontés,
 Nos deux cœurs peuvent-ils avoir deux volontés?
 Quoi?

DUVAL, *annonçant.*

Monsieur votre frère arrive, & va paroître.

D'ÉPERNY.

Je vcle dans ses bras, vous daignez le permettre?

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous passez mon espoir; à merveilles, d'honneur.

LA MARQUISE.

Oh! non: je ne suis pas contente de mon cœur.

LE COMTE.

Au contraire, vraiment. La plus parfaite prude
 Parle moins bien vertu: loin toute inquiétude;
 J'ai manqué d'être, moi, dupe de votre ton-

COMÉDIE.

LA MARQUISE.

Peut-être qu'il étoit, dans cette occasion,
Plus vrai que vous pensez, que je le crois moi-même.

LE COMTE.

Je ne vous comprends pas, ma surprise est extrême.

LA MARQUISE.

Vous rirez de l'aveu tout prêt à m'échapper ;
Il me soulage au moins, & ne peut vous tromper.
L'amour de d'Eperny, sa vertu confiante :
Cette facilité d'une ame douce, aimante,
Qui se laisse tromper, sans crainte, sans soupçon :
Tout cela sur mon cœur fait une impression
A laquelle je suis malgré moi trop sensible ;
Je ne puis éviter un sentiment pénible,
Plus puissant que la honte, & qu'au premier abord ;
Je prendrois, j'en conviens, pour l'effet du remord.

LE COMTE.

Des remords ! En effet, cela seroit unique ;
Vous devez en avoir, s'il faut que je m'explique ;
Mais c'est pour avoir fait, avec vos beaux discours,
Parade de largesse envers les alentours.

LA MARQUISE.

Tout près du dénouement, le rôle que je joue
Me semble condamnable, il faut que je l'avoue.

LE COMTE.

Je vous croyois un cœur plus digne du succès.
Point de foiblesse ! allons, soutenez nos projets.
Ce frère me déplaît, je crains son caractère ;
Je conviens avec vous qu'il étoit nécessaire
De pénétrer au fond du cœur de d'Eperny,

16 LES DEUX FRÈRES,

Mais le plan plus adroit que vous avez suivi,
Est un remède à tout. Le meilleur artifice
Est d'avoir à propos su faire un sacrifice.
Le foible d'Epèrny, quoiqu'on puisse tenter,
D'un cœur si généreux ne pourra plus douter ;
Et je sens qu'en ce jour, quoique fasse Blinville,
Le détromper sera chose fort difficile.

LA MARQUISE.

Ah! Comte, croyez-moi, cherchons d'autres moyens
De réparer tous deux la perte de nos biens.

LE COMTE.

Vous êtes un enfant, rougissez-en de honte,
Où trouver une voie, & plus sûre & plus prompte ?

LA MARQUISE.

Le langage si vrai d'un amour vertueux,
Me contraint à rougir de moi-même à mes yeux.

LE COMTE.

Marquise, savez-vous que votre incertitude
Me donneroit enfin un peu d'inquiétude ?

LA MARQUISE.

Je soupçonne, pour moi, qu'en suivant la vertu,
On ressent un plaisir qui nous est inconnu.
D'Epèrny me l'apprend, apprenez-le vous-même.

LE COMTE.

D'Epèrny ! la vertu..... Ma surprise est extrême !
C'est lui.....

LA MARQUISE.

Quelque soupçon que vous puissiez former ;
Avec les torts que j'ai, comment puis-je l'aimer ?

LE COMTE.

COMÉDIE.

17

LE COMTE.

Vignore vos desseins , mais soyez avertie
Que n'être point dupé fut toujours ma manie.
Songez que je ne puis quitter l'espoir si doux.
De partager les biens , & d'être aimé de vous.

LA MARQUISE.

Je fais , & je conviens que , quoique j'en rougisse ,
Je ne puis plus cesser d'être votre complice ;
Mais je ne réponds pas.....

LE COMTE.

Silence , les voici.....

Cet entretien ne peut continuer ici.
Chez vous plus sûrement nous pourrons le reprendre.
Plus que vous ne pensez , nous devons nous entendre.
Il faut sur tout connoître , à n'en pouvoir douter ,
Jusqu'où chacun de nous sur l'autre peut compter.

SCENE VIII.

D'EPERNY, BLINVILLE, LA MARQUISE,
LE COMTE.

LE COMTE.

Vous nous voyez ravis de voir.....

BLINVILLE, *à la Marquise*, qui fait une profonde révérence.

Bon jour ! Madame.

(*au Comte*).

Votre Valet , Monsieur.

8

LES DEUX FRÈRES,

LE COMTE.

Je gîte au fond de l'ame....

BLINVILLE, tirant à part d'Éperny.

Qu'est-ce mon frère ?

D'ÉPERNY.

C'est madame de Florval ;

Son parent, mon ami, monsieur de Bonneval.

BLINVILLE.

J'entends : le mariage est encore à se faire.

D'ÉPERNY.

Jusqu'à lundi prochain mon bonheur se diffère.

Nous voulions vous avoir, & ma félicité

Reçoit un nouveau prix....

LE COMTE.

Pour être mieux goûté,

Il faut que le plaisir....

BLINVILLE.

Fort bien.

LA MARQUISE.

Votre présence

Y manquoit.

BLINVILLE, à part.

Vous croyez.... Au moins j'ai l'espérance

De rompre cet hymen.

D'ÉPERNY.

Autant que je puis voir

Vous n'arrivez pas.

BLINVILLE.

Non. J'arrivai hier au soir.

COMÉDIE.

D'EPERNY.

J'avois tout préparé pour recevoir mon frère ;
J'ai , puisqu'il loge ailleurs , un reproche à lui faire.

BLINVILLE.

Vous verrez si j'ai dû choisir un gîte ici.

D'EPERNY.

Mon fils au moins devoit....

BLINVILLE.

J'éclaircirai ceci.

Ne pouvons-nous causer un seul moment ensemble ?

D'EPERNY.

On n'attendoit que vous pour servir. Il me semble
Qu'il n'est pas entre nous d'objet assez pressant
Qu'on ne puisse remettre à tout autre moment.

LE COMTE.

Sans doute , & permettez que de vous je m'empare.
De mille nouveautés qu'à Paris on prépare....

BLINVILLE.

Que me font ses repas , ses hôtels fastueux ,
Ses Carosses , son bruit & sa foule & ses jeux ?
Des plaisirs si nombreux , que chaque instant efface ,
Mettent , à mon avis , le bonheur en surface ;
Je le veux renfermé dans le fond de mon cœur.

LA MARQUISE.

Mais dînez avec nous.

BLINVILLE.

Vous me faites honneur ,

Je ne puis l'accepter. Il faut....

B 5

LES DEUX FRÈRES,
D'ÉPERNY.

De ma surprise

Je ne puis revenir. Madame la Marquise
Et Monsieur sont venus, par amitié pour vous ;
Partager avec moi des momens aussi doux ;
Ils sont venus exprès vous faire compagnie.

BLINVILLE.

C'est trop d'égards, sans doute, & je les remercie.

D'ÉPERNY.

Mais mon frère en ce jour....

BLINVILLE.

Je ne puis m'arrêter

D'ÉPERNY.

Mais encor....

BLINVILLE.

Mais encor.... Faut-il le répéter ?

Me refuserez-vous d'entendre ?....

BLINVILLE.

A Dieu ne plaise.

LA MARQUISE, *faisant une grande
révérence.*

Nous allons donc, Messieurs, vous laisser à votre aise.

D'ÉPERNY, *la reconduisant.*

Ah ! vous m'avez promis d'être un peu complaisans.

LE COMTE.

Son ton & ses propos sont fort divertissans.

BLINVILLE.

Nous en voilà défaits.



SCÈNE IX.

BLINVILLE, D'EPERNY.

D'EPERNY.

QUEL accueil pour un frère !
BLINVILLE.

Meilleur que je voulois , que je devois le faire.

D'EPERNY.

L'ai-je pu mériter ? Ne m'aimez-vous donc plus ?

BLINVILLE.

Je vous aime toujours.

D'EPERNY.

Votre ton , vos refus ,

Me disent le contraire , & j'ai tout lieu de craindre...

BLINVILLE.

Quand je voulois vous fuir , il vous sied de vous plaindre ?

D'EPERNY.

J'aime mieux votre humeur encor , que votre oubli !

BLINVILLE.

Laissez-la , croyez-moi , ce ton tendre & poli ;

D'abord je vous préviens qu'il me met au supplice :

Et je ne prétends pas d'ailleurs qu'on m'attendrisse.

D'EPERNY.

Ai-je pu mériter un aussi grand courroux ?

B iij

Feignez de l'ignorer.

D'EPERNY.

Fai toujours eu pour vous

Un attachement pur, une amitié fidelle,

Votre âme à tous mes vœux se refuseroit-elle?

BLINVILLE.

Vous ne le croyez pas, & vous lisez trop bien

Dans ce cœur qui jamais n'a su déguiser rien.

D'EPERNY, *avec transport, & voulant
l'embrasser.*

Ah! mon frère!

BLINVILLE, *le repoussant.*

Un moment.

D'EPERNY.

Parlez, qui vous arrête?

BLINVILLE.

Votre conduite.

D'EPERNY.

En quoi?

BLINVILLE.

Votre hymen qui s'apprête...

D'EPERNY.

La richesse est si peu pour la félicité.

La Marquise est au moins femme de qualité,

Une telle union ne peut qu'être honorable.

Vertueuse, sensible, elle est non moins aimable.

Les grâces, la beauté sont ses moindres attraits.

COMÉDIE.

23

BLINVILLE.

Vermense! sensible! on vous l'a faite exprès.

Je connus autrefois de ces femmes sensibles.

D'EPERNY.

En vérité, mon frère....

BLINVILLE.

Illusions risibles;

J'y crus, ainsi que vous, comme font tous les fors.

D'EPERNY.

En quoi pensez-vous donc?.....

BLINVILLE.

Mais changeons de propos.

Avant que de former une chaîne nouvelle,

Il faudroit être libre : & votre main l'est-elle ?

D'EPERNY.

Veuf depuis plus d'un an, je crois pouvoir enfin,

Sans craindre les discours, disposer de ma main.

BLINVILLE.

Fort bien. Mais votre fils ? Celui de Léonore ?

D'EPERNY.

Pouvez vous dans ce jour m'en reparler encore ?

BLINVILLE.

Je fais qu'elle a paru mériter vos mépris,

Et votre haine enfin ; mais j'ai tout su depuis.

Apprenez, d'Epérny, qu'elle étoit innocente.

D'EPERNY, *avec dédain.*

Innocente.

BLINVILLE.

Sans doute.

B iv

LES DEUX FRÈRES;

D'EPERNY.

Et quelle est son attente?

BLINVILLE.

Son hymen avec vous formé de bonne foi,
Ces nœuds si détestés & brisés par la loi.

D'EPERNY.

Ajoutez donc aussi par son ingratitude.

BLINVILLE.

Non : vous fûtes trompé ; j'en ai la certitude.

D'EPERNY.

Poursuivons.

BLINVILLE.

Par l'honneur, vos nœuds sont-ils rompus?
Ont-ils dû l'être au moins ? N'y pensez-vous donc plus ?

D'EPERNY.

C'est pour les détester que je me les rappelle.
Elle mettra le comble à ma haine pour elle,
S'il faut qu'elle s'oppose à ma félicité.

BLINVILLE.

Modérez mieux ce cœur par la haine emporté,
Et daignez m'écouter.

D'EPERNY.

Je le fais pour vous plaire.

BLINVILLE.

Sans doute vous savez que Léonore est mère ?

D'EPERNY.

J'ai pris soin de son fils, vous le verrez bientôt.
J'eus tort de l'oublier, j'en conviens s'il le faut.

COMÉDIE.

27

BLINVILLE.

Ce retour paternel s'est longtems fait attendre.

D'EPERNY.

Vous me ferez plaisir si vous pouvez m'apprendre

Par où mes dons pourront arriver jusqu'à lui.

BLINVILLE.

Votre bon cœur, pourra s'exercer aujourd'hui ,

Mais poursuivons : sachez que c'est Blinville même

Où Léonore en proie à sa douleur extrême ,

Vint choisir un séjour pour elle & pour son fils.

Depuis plus de vingt ans , l'habitude où je suis

De ne jamais porter que le nom de ma Terre ,

Lui laissoit ignorer que j'étois votre frère.

Son amour maternel , ses charmes & ses pleurs ,

Trouverent sans tarder le chemin de nos cœurs.

Je compris aisément que cette infortunée ,

Victime des transports d'une flamme effrénée ,

Payoit par tant de pleurs , les plaisirs détestés

D'un de ces hommes vils qui peuplent vos cités.

Tourmenté du besoin d'adoucir sa misère ,

Par mes soins assidus , je parvins à lui plaire ;

J'obtins sa confiance , & par degrés , j'appris

Ses feux , son innocence , & quel en fut le prix :

D'EPERNY.

Eh bien ?

BLINVILLE.

Le fils , issu de votre mariage ,

Me fut alors remis , encore en son bas âge ;

Celui de Léonore avoit deux mois de plus.

Il me vint dans l'esprit , par un desir confus ,

26 LES DEUX FRÈRES.

Et dont en ce moment je n'applaudis encore ,
D'obtenir pour tous deux les soins de Léonore ,
En leur cachant lequel s'appeloit d'Epérny.

D'EPERNY.

Ciel !

BLINVILLE.

Selon mon desir , ce plan a réussi.
Les travaux , les plaisirs les peines de leur âge ;
Leur furent dispensés par un égal partage.
Bientôt leur liaison devint un sentiment ,
Qui , rendu chaque jour plus doux & plus puissant ,
Les portoit à se croire enfans d'un même père.

D'EPERNY.

Que vous touchez mon cœur !

BLINVILLE.

Ecoutez moi , mon frère.

Léonore à vos fils donna les mêmes soins.
Bientôt pour tous les deux , le premier des besoins ,
Fut d'y voir une mère , & l'aimant sans mesure ,
Leur goût étoit pour eux la voix de la nature.
Leurs tendres sentimens accrus de jour en jour ,
Sembloient être sans borne , ainsi que son amour ;
Lorsque redemandant le fils de votre femme ,
Votre lettre pour eux vint attrister mon ame.
Je sentis cependant que , sans plus différer ,
Je devois sur leur sort tous deux les éclairer.
Admirez leur vertu , qu'elle soit leur excuse !
A quitter son état chacun d'eux se refuse ,
Et rejette avec feu toute explication.
Vivre pour Léonore est leur ambition ,

COMÉDIE.

Pourvu qu'il soit son fils, l'un & l'autre préfère
Les larmes, l'abandon, & même la misère,
Au rang, à la fortune, aux sentimens plus doux
Que chacun peut prétendre à trouver près de vous.

D'EPERNY.

Ah ! Blinville ! ah mon frere ! hâtez vous de conclure.

BLINVILLE.

J'ai su tirer parti de cette conjoncture.

D'EPERNY.

Achez.

BLINVILLE.

J'ai laissé leur état indécis,
Léonore & moi seuls savons quel est son fils.

D'EPERNY.

Le plan de m'enlever un enfant que j'adore,
Ne m'étonneroit pas venant de Léonore,
Mais de la part d'un frere.....

BLINVILLE.

Oh non. Gardez-vous bien

D'oser la soupçonner. Ce projet est le mien,
Et si je la croyois.....

D'EPERNY.

Quelle est donc votre envie ?

BLINVILLE.

De vous rendre aux devoirs que votre cœur oublie.
Léonore a deux fils, & vous n'en avez plus.
Sur-tout point de reproche & d'éclats superflus.
Si vous voulez qu'en vous ils chérissent un père,
Donnez à tous les deux Léonore pour mère.

28 LES DEUX FRÈRES,
D'ÉPERNY.

Ne suis-je rien pour eux ? Pensent-ils comme vous ?

BLINVILLE.

Ils sont prêts à venir embrasser vos genoux ;
Mais ne vous flatterez pas qu'épousant votre haine ;
Ils délaissent leur mère , ils aggravent sa peine
En la privant des soins qu'elle retire d'eux.

D'ÉPERNY.

Eh bien , mon frère , eh bien ! dites quels sont leurs vœux ?

BLINVILLE.

Que Léonore enfin ne soit plus malheureuse.
Elle a toujours été fidelle & vertueuse.

D'ÉPERNY.

Vous êtes abusé.

BLINVILLE.

Pourrez-vous dédaigner
Les preuves que vos fils sont prêts à vous donner ?

D'ÉPERNY.

Ensuite !

BLINVILLE.

Renoncez à votre mariage.

D'ÉPERNY.

Il suffit. Je comprends ; mais plus je l'envisage ,
Plus le plan que l'on suit me semble révoltant.
La contrainte m'irrite , & même en ce moment
Pour votre Léonore , elle augmente ma haine.

BLINVILLE.

Votre obstination , je le vois , est certaine.

COMÉDIE.

39

D'ÉPERNY,

Léonore & mon fils ont-ils rien de commun ?
Nommez-le , dévoilez ce mystère importun.

BLINVILLE.

Pensez-vous être seul constant , inébranlable ?
D'autant de fermeté , je suis du moins capable ;
Rien ne peut me forcer à nommer d'Éperny.

D'ÉPERNY.

Ai-je donc mérité de tels procédés ?

BLINVILLE.

Oui.

Vous vous les attirez quand vous fermez l'oreille
A ce qu'ici l'honneur par ma voix vous conseille ;
Votre dernier hymen par nous tous arrangé ,
Et sans aucun délai par un père exigé ,
Fut un devoir pour vous , & la vertu sublime
Qui porta Léonore à se rendre victime ,
A consentir enfin de paroître à vos yeux
Infidelle & sans foi , pour vous rendre à nos vœux ;
Épura vos motifs , & devint votre excuse ;
Mais quand vous êtes libre , ici tout vous accuse ;
Puisque vous refusez d'écouter en ce jour
La voix de la nature & les droits de l'amour.

D'ÉPERNY.

Par un si beau roman , on a su vous séduire !

BLINVILLE.

Un roman !..... Sur nous-même ayons un peu d'empire. :
Croyez-moi , votre hymen est un crime de plus.

Vous feriez pour le rompre un effort superflus.
 Je vous laisse à juger si dans cette occurrence ,
 Je puis rompre les nœuds dont votre cœur s'offense.
 Le contrat est dressé , les parens , les amis
 Viennent d'être invités ; par eux le jour est pris.
 Il faut tout dire enfin. J'adore la Marquise.
 D'un même feu pour moi sa belle ame est éprise.
 Nous avons tous les deux même goût , même humeur.
 Pour l'un de nous sans l'autre , il n'est plus de bonheur.

BLINVILLE.

C'est votre dernier mot ?

D'EPERNY.

Remplissez mon attente.

L'amitié fut toujours tendre & comparissante.
 Cessez , mon frère , enfin d'exiger mon malheur.
 Léonore intéressé & touche votre cœur ;
 Qu'elle prenne mes biens & ma fortune entière ,
 Je ne lui ferai plus qu'une seule prière ,
 Devenue avec vous plus sensible à mes maux ,
 Qu'elle me rende un fils , mon frère & le repos :
 Que je sois libre enfin de disposer sans gêne
 D'un cœur qu'elle a rempli d'amertume & de haine.

BLINVILLE.

C'en est donc fait ?

D'EPERNY.

Mon cœur pour elle est sans amour ;
 L'hymen doit-il encor nous unir en ce jour ?
 Irai-je la tromper dans sa plus douce attente

COMÉDIE.

31

Par les transports forcés d'une amé indifférente
Qui goûte le bonheur comme on l'ent un besoin ?

BLINVILLE.

Vous êtes délicat.

D'EPERNY.

Hélas ! soyez témoin

De mes affreux combats , de ma douleur extrême.
Comme une tendre sœur , dites lui que je l'aime....

BLINVILLE.

Je vous salue.

D'EPERNY.

Un mot , cher Blinville ! Restez.

BLINVILLE.

Ici jusqu'à demain nous serons arrêtés.
Prenez ce temps pour voir ce qui vous reste à faire.
A la pointe du jour je repars pour ma Terre,
J'emène Léonore avec ses deux enfans ;
J'assure à tous les trois , sans nuls ménagemens ,
Et mes affections , & toute ma fortune ;
Et vous ne craindrez plus ma présence importune.
Adieu !

SCENE X.

D'EPERNY, *seul.*

NON !... Il me fuit.... Que dois-je faire ? O Ciel !
Chaque parti devient également cruel.
Dois-je voir Léonore ? On la dit innocente....
Comment le croire ? hélas ! Le projet qu'elle tente

De maîtriser mon cœur , de m'enlever mon fils ,
 M'annonce trop qu'elle a mérité mon mépris...
 Et je sacrifierois la Marquise , ma flamme ,
 Tout mon bonheur enfin , à cette indigne femme !...
 Non non!.... Que dis-je ?... Eh quoi ? Faut il perdre à la fois
 Mon frère , un fils unique , & puis-je faire un choix ?
 Mais je vois à la fin le parti qu'il faut prendre
 A ce frère cruel j'irai me faire entendre.
 Je verrai mes enfans , & j'ouvrirai mon sein ;
 Si la nature en eux ne parle pas en vain ,
 Je les y recevrai ; mais si leur cœur balance ,
 S'ils osent préférer.... ah ! j'en frémis d'avance ;
 Je les renoncerai sans retour ni pardon ;
 Qu'ils emportent tous deux ma malédiction ;
 Qu'ils aillent loin de moi subir enfin la peine
 De leur ingratitude & de ma juste haine !

Fin du premier Acte.



ACTE



A C T E II.



La Scene est chez Blinville.

SCENE PREMIERE.

BLINVILLE, LÉONORE.

BLINVILLE..

JE ne veux rien entendre.

LÉONORE.

Un mot, de grace.

BLINVILLE.

Non.

LÉONORE.

Différez.

BLINVILLE.

Laissez-moi.

LÉONORE.

Votre cœur est si bon.

BLINVILLE.

A la pointe du jour nous ferons tous en route.

LÉONORE.

Vous demander un jour, est-ce trop ?

BLINVILLE.

Oui, sans doute.

Qui, moi ! Je resterois plus long-tems dans des lieux

Où le vice en honneur par tout blesse mes yeux,

Où la fortune insulte à la vertu flétrie.

Quittons la pour ne plus la revoir de la vie,

Certe ville où le riche est sans humanité,

Le pauvre sans courage, en esclave traité,

Où triomphent par-tout le crime & l'injustice.

Depuis assez de tems, j'y vois, pour mon supplice,

Des hommes sans vertus & des femmes sans mœurs.

LÉONORE.

Partons après demain.

BLINVILLE.

Non, vous dis-je ; d'ailleurs,

S'il faut le répéter, le tems n'y peut rien faire.

Son cœur est endurci.

LÉONORE.

Par votre ton sévère....

BLINVILLE.

Répétez ce qu'on dit. A merveilles, vraiment !

Mes manières, mon ton.... J'enrage à tout moment !

Votre douceur m'irrite & me met au supplice.

LÉONORE.

J'en dois avoir.

COMÉDIE.

BLINVILLE.

Il faut heurter de front le vice ;
C'est en le terrassant qu'on vient à bout de lui.

LÉONORE.

Ah ! plutôt , croyez-moi , je connois d'Eperny ;
La persuasion seroit bien plus puissante ;
Pourquoi n'avoir pas dit que j'étois innocente ?
Que j'ai sacrifié.....

BLINVILLE.

Je l'ai dit vainement ,
Faudra-t-il vous redire encore en ce moment
Que d'Eperny pour vous ne sent que de la haine ?

LÉONORE.

Il falloit en donner une preuve certaine.

BLINVILLE.

Bon , s'il avoit voulu m'écouter jusqu'au bout ,
Mais hors cette Marquise , il n'entend rien du tout ;

LÉONORE.

Elle est donc bien aimable ?

BLINVILLE.

Oui , parbleu , fort aimable ;
Ce sont des airs , un ton , un maintien respectable ;
Des saluts éternels , de fades compliments.....
Pour aimer cette femme , il ne faut que des sens ,
On pourroit se passer d'avoir un cœur.

LÉONORE.

Il l'aime ?

BLINVILLE.

Comme un fou ;

LES DEUX FRÈRES,

LÉONORE.

Cachons-lui mon désespoir extrême.

Hélas !

BLINVILLE.

Oui : soupirez !... Séchez plutôt, morbleu !
 Ces inutiles pleurs dont il se fait un jeu,
 Parrons sans différer. Arrivés à ma terre,
 J'adopterai le fils en épousant la mère.
 J'assurerai mes biens à tous deux sans retour,
 Et votre cœur pourra convenir quelque jour
 Que mon ton brusque & franc est cent fois préférable
 A cette politesse, à ce dehors affable
 Qui parent le méchant des traits de la vertu.

LÉONORE.

Mon bon, mon digne ami ! dans ce cœur éperdu
 Vos bienfaits dureront au-de-la de ma vie ;
 Mais songez aux devoirs qu'il faudroit que j'oublie ;
 Que feriez-vous d'un cœur tout plein d'un autre objet ?

BLINVILLE.

D'un si juste refus la franchise me plaît,
 Ne m'épousez pas.... Non.... c'est moi qui perd la tête ;
 Avec autant d'attraits un cœur sensible, honnête !...
 Une douceur ; un charme !... Ah ! c'en est trop cent fois !...
 Ma cervelle se trouble... Il faudra, je le vois....
 Aussi vous êtes bien seule de votre espèce....
 Je ne fais où j'en suis.... Mais non, point de foiblesse,
 Vous voir bientôt heureuse est tout ce que je veux.
 Avec moi... non par lui.... S'il faut par d'autres nœuds,
 Pourvu que le bonheur enfin vous dédommage.

LÉONORE.

D'Eperry seul au monde !.....

BLINVILLE.

Armez-vous de courage,

Epris de sa Marquise, il l'épouse lundi.

LÉONORE.

Que deviendrai je ? O Ciel ! Trop ingrat d'Eperry,

Je n'ai plus qu'à mourir.

BLINVILLE.

J'ai bien une autre attente,

Je veux le ramener ; je veux qu'il se repente.

LÉONORE.

Ah ! Si vous m'en croyez, renonçons au projet

De lui cacher son fils.

BLINVILLE.

Attendez-en l'effet ;

C'est par lui qu'en ce jour vous allez être heureuse.

LÉONORE.

Peut-être ne sert-il qu'à me rendre odieuse,

S'il croit que je l'approuve & que j'ai consenti.....

BLINVILLE.

Non ! Laissez-moi poursuivre ou renoncez à lui....

LÉONORE.

Y renoncer ! Le puis-je !

BLINVILLE.

Eh bien, je vais l'attendre.

Un parti violent pourra seul vous le rendre.

LÉONORE.

Quel doute pour un père, & comme il va souffrir !

C ij

BLINVILLE.

D'impatience enfin vous me feriez mourir.
Est-ce à vous de le plaindre après son injustice ?

LÉONORE.

Pour moi de sa douleur l'idée est un supplice.
Il sentira ses maux moins vivement que moi.
Ménagez-le du moins.

BLINVILLE.

Il le faut, je le voi.

De modération j'usurai pour vous plaire.
Mais s'il ne se rend pas !... S'il veut.... Laissez-moi faire.
Qu'est-ce ?....

SCÈNE II.

BLINVILLE, LÉONORE, DUVAL.

DUVAL.

CEST de la part de mon maître. Je vien...

BLINVILLE.

Approche. Que veut-il ?

DUVAL.

Un moment d'entretien.

BLINVILLE.

Où ?

DUVAL.

Chez lui.

BLINVILLE.

Non, je ne puis pas m'y rendre.

COMÉDIE.

DUVAL.

Sinon chez vous.

BLINVILLE.

Eh bien , je vais l'attendre...

Que fais-tu- là planté comme une bûche ?

DUVAL.

C'est.....

BLINVILLE.

Il ne parlera pas.

DUVAL.

Pardonnez , s'il vous plaît ,

Votre voix... Vos regards... Je suis troublé... l'oublie...

Je ne sais où j'en suis... Ah ! mon maître vous prie...

BLINVILLE.

Mes regards & ma voix , dis , maraut ! Réponds-moi.

Suis-je à tes yeux un ours pour causer de l'effroi ?

DUVAL.

Je ne dis pas cela.

BLINVILLE.

Eh , que dis-tu donc , traître !

DUVAL.

Madame de Florval voudroit avec mon maître

Vous rendre sa visite.

LÉONORE.

O Ciel !

BLINVILLE.

Tu lui diras

Qu'en suivant mon avis , elle n'y viendra pas.

{ A Léonore }.

Calmez-vous..... dis cela mot pour mot.

Ci

LES DEUX FRÈRES,

DUVAL.

Votre frère

Voudroit savoir ençor si la dame étrangère,
Arrivée avec vous, demeure en ce logis ?

BLINVILLE.

Dis que oui, sans détour ; ajoute, avec son fils.

DUVAL.

Il attend en ce cas de votre complaisance,
Qu'il pourra par vos soins éviter sa présence,
Et qu'elle ignorera qu'il doit ici venir.

LÉONORE.

Ah ! Malheureuse ! Oui... Je veux, je dois le fuir.

BLINVILLE, *conduisant Léonore à un
fauteuil.*

Peste soit du butor !... Ne perdez pas courage,
Ma chère Léonore.

DUVAL.

Eh quoi, Madame ?...

BLINVILLE.

Oui... J'enrage !

Falloit-il tant d'esprit pour t'en appercevoir ?

DUVAL.

Pardonnez.

LÉONORE.

Vous avez rempli votre devoir.

Mais ne lui parlez pas de ma douleur amère,
Cachez-lui bien sur tout ce qui peut lui déplaire ;
Seulement s'il le faut, dites-lui qu'à ses yeux
Je n'exposerai point un objet odieux.

COMÉDIE.

BLINVILLE.

Ajoute-lui qu'il doit m'épargner sa visite,
Que sur la sienne enfin je règle ma conduite.

LÉONORE.

Modérez-vous, de grâce. Hélas ! Vous me perdez.

(*A Duval*).

Et vous, soyez discret ou vous l'affigerez.

DUVAL.

Madame, je saurai m'expliquer de manière
A ne point l'offenser, à ne point vous déplaire.

LÉONORE.

Je ne me sens pas bien : je m'en vais vous quitter ;

Mon vertueux ami, je dois vous répéter

Que vous écoutez trop l'excès de votre zèle,

Il peut rendre à sa haine une force nouvelle.

Ah ! sur-tout, croyez moi, la voix du sentiment

Fait sur un cœur ingrat un effort plus puissant,

La contrainte l'aigrit, l'éloigne davantage,

Et pour le ramener, il faut qu'on le ménage.

SCÈNE III.

BLINVILLE, DUVAL.

DUVAL.

M seroit-il permis de parler ?

BLINVILLE.

Que veux-tu ?

DUVAL.

De mon maître , du moins autant que je l'ai vu ,
 Vous désapprouvez fort le nouveau mariage.

BLINVILLE.

Ensuite ?

DUVAL.

Si j'osois.

BLINVILLE.

Parle sans verbiage.

DUVAL.

Jé crois pouvoir penser , à parler franchement ,
 Que vous lui rendriez service en le rompant.

BLINVILLE.

Explique-toi.

DUVAL.

Son cœur est bon , sans défiance ,
 A qui veut le tromper , il s'offre sans défiance ;

BLINVILLE.

Poursuis.

DUVAL.

Il croit chacun tout aussi droit que lui.

BLINVILLE.

Il ne veut pas , jé pense , achever d'aujourd'hui.

DUVAL.

Je ne crois pas le mal , mais j'ai lieu de le craindre ,
 Et je ne doute pas , à vous parler sans feindre . . .

BLINVILLE.

Maudit bavard ! finis tes propos superflus !

DUVAL.

Oh ! Monsieur est si prompt.... Je ne fais déjà plus....

BLINVILLE.

Je suis prompt!... Te voilà ?....

DUVAL.

Pardon, je vais me faire.

Je suis au désespoir d'avoir pu vous déplaire.

BLINVILLE.

En voici bien d'un autre !

DUVAL, *voulant s'en aller.*

Et je m'en vais....

BLINVILLE, *l'arrêtant.*

Marquis !

Je ne fais qui me tient !... Ajoutez un seul mot

Qui n'aille pas au fait... Et moi je vais l'entendre

Patiemment.

DUVAL.

Mon maître aveuglé par l'amour,

Ne peut pas, comme moi, remarquer chaque jour

Entre Monsieur le Comte & puis notre Marquise

Des airs d'intelligence.....

BLINVILLE.

Es-tu sûr ?....

DUVAL.

Qu'il tuffise

Que j'en suis trop certain. Pour me tromper vraiment,

Mon zèle pour Monsieur, me rend trop clairvoyant.

J'ai des avis d'ailleurs & quelque certitude.

44 LES DEUX FRÈRES,

BLINVILLE.

Mets promptement un terme à mon iniquité.

DUVAL.

De la Marquise on croit que le Comte est l'amant,

Un des gens du dernier, qu'on dit son confident,

Prétend que sa fortune est des plus dérangée.

La Marquise pour lui s'est, dit-il, engagée,

Et de ses créanciers doit appaiser le cri,

Sitôt qu'elle sera Madame d'Epèrny.

BLINVILLE.

Il falloit sur le champ en instruire mon frère.

DUVAL.

Je m'en suis bien gardé, j'ai craint de lui déplaire.

Un avis si cruel, si contraire à ses vœux,

Pour ne me rendre pas condamnable à ses yeux,

Avoit besoin sur-tout d'une preuve certaine.

BLINVILLE.

Il est vrai.

DUVAL.

Par malheur, & c'est ce qui me gêne,

Une indiscretion est mon seul fondement.

Toute enquête par moi ne convient nullement ;

Mais vous, c'est autre chose ; & le titre de frère

Vous autorise à tout pour percer ce mystère.

BLINVILLE.

Bon, Duval ! Je te dois l'espoir inattendu

De ramener enfin mon frère à la vertu,

De rendre à Léonore un état digne d'elle.

DUVAL.

Oh ! Vous avez raison. Cette dame est si belle !

Vir-on jamais un air , un ton si gracieux ?
Pour moi , je ne fais pas où mon maitre a les yeux.

BLINVILLE.

La Marquise & le Comte , avec leur politesse ,
Me semblent bien tous deux faits pour tant de bassesse.
Quel parti prendrons-nous pour les mieux démasquer ?

DUVAL.

En les brouillant.

BLINVILLE.

Fort bien.

DUVAL.

Oui , j'ai cru remarquer

Qu'on peut...

BLINVILLE.

Un nouveau jour m'éclaire & me ranime.
De ton côté , Duval , interroge , examine,
Il ne faut dédaigner sur-tout aucun moyen.
Fais parler ce valet , & ne néglige rien.
Observe-les tous deux , le reste est mon affaire.
Tiens , prends.

(Il lui présente sa bourse).

DUVAL.

Permettez-moi , Monsieur , de n'en rien faire.

BLINVILLE.

Tu m'étonnes.

DUVAL.

Le sort que mon maitre me fait ,
Est plus que suffisant , & j'en suis satisfait.
Nos dons mettant à prix mon zèle & ma conduite ,

Je crains d'accoutumer mon ame par la suite
A remplir ses devoirs par un vil intérêt.

B L I N V I L L E.

Embrasses-moi , du moins ; ta droiture me plaît ;
Ta probité , Duval , fait honneur à ton maître.
Par le choix de nos gens , nos goûts se font connoître.
Un valet vicieux , marque un maître sans mœurs.
Fais-moi venir mon frère ; observe tout d'ailleurs ,
Et sois tranquille. Dis que l'on fasse descendre
Mes neveux , que je dois préparer à l'entendre.

S C E N E I V.

B L I N V I L L E , *seul.*

AH ! si cette Marquise est ce qu'elle paroît
Pour ma tendre amitié quel plaisir ce seroit
D'éclairer d'Eperry , de la faire connoître ;
Pour Léonore enfin l'espoir pourroit renaître.
Il est tems que ceci finisse promptement ;
Sa vertu , sa douceur , son état si touchant ,
Tout cela finiroit par troubler ma cervelle.
Mon cœur de plus en plus s'intéresse pour elle. . . .
Si j'allois me laisser surprendre comme un sot.
Je le vois , je le sens , dès ce jour même , il faut
Que je rende un époux à cette digne amie.



SCÈNE V.

BLINVILLE, MAURICE, LOUIS.

BLINVILLE.

V O I C I l'instant si cher à votre ame ravie.
Vous allez voir un père, il vient auprès de vous.

MAURICE.

Qu'il nous tarde à tous deux d'embrasser ses genoux.

LOUIS.

Pour la première fois nous allons le connoître.

BLINVILLE.

Que veut dire ce front sur lequel je vois naître
Le trouble & la douleur plutôt que les plaisirs ?
Cet instant cesse-t-il de combler vos desirs ?
Tout cela me confond & ne s'accorde guère
Avec l'empressement d'embrasser votre père.

MAURICE.

Notre mère gémit, elle verse des pleurs.
Ses plaintes, ses soupirs, ses touchantes douleurs
Nous disent que mon père est toujours inflexible.

LOUIS.

Quel cœur en la voyant peut rester insensible ?
Comment ne pas aimer ses graces, sa vertu ?

LES DEUX FRÈRES,

BLINVILLE.

A la fuite, d'Éperny m'a semblé résolu.

LOUIS.

Le voile qui nous cache aux yeux de notre père,
Cause seul le mépris qu'il fait de notre mère.
Elle le craint du moins, & je pense en effet
Qu'elle seroit coupable avec un tel projet.

BLINVILLE.

C'est plutôt, j'en suis sûr, son goût pour la Marquise
Qui prive de vertus son ame trop éprise.

LOUIS.

Pourquoi nous obstiner ? dites-nous, dites lui,
Qui, de nous deux mon frère, est le vrai d'Éperny.
Voici le bon moment pour que cela finisse.
Je connoitrois bien peu le bon cœur de Maurice,
Ou si c'est lui, d'un fils employant le pouvoir,
Pour ma mère il fera naître un plus doux espoir.

MAURICE.

Oui : mais n'avez vous rien qui pourtant vous retienne ?
Si trouvant notre père obstiné dans sa haine,
Celui de nous qui va devenir d'Éperny
Ne peut pour notre mère obtenir rien de lui,
Que dis-je, s'il devoit oublier Léonore,
Et quitter sans retour la mère qu'il adore :
Sentez-vous à quel point il seroit malheureux ?

LOUIS.

Vous me faites frémir !

MAURICE.

Préférons donc tous deux

Le

Le bandeau qui nous cache une triste lumière ;
 Qu'oyez d'Éperny : je garderai ma mère :
 Loin de vous envier vos honneurs, votre rang,
 La fortune attachée au fort qui vous attend ,
 Je jouirai toujours d'un état plein de charmes ,
 Si je vis pour ma mère & partage ses larmes.
 Reposez-vous sur moi du soin de son bonheur.

LOUIS.

Mon cher Maurice ! Eh bien ! Vous prévenez mon cœur.
 Cette offre que vous dicte une tendresse extrême ,
 Je voulois chaque jour vous la faire moi-même.
 Croyez-vous qu'il me soit plus facile qu'à vous
 De quitter Léonore , & le bonheur si doux
 De la voir , de l'aimer , d'adoucir sa misère ?
 La mort est moins cruelle , & mon cœur la préfère :

BLINVILLE.

Vos dispositions , les nobles sentimens
 Que vous me faites voir tous deux pour vos parens,
 M'inspirent une joie aussi vive que pure ;
 Et pour notre projet j'en tire un bon augure.
 J'entens quelqu'un.... Sortez , c'est d'Éperny ;
 A mon premier signal, vous rentrerez ici.

S C E N E V I.

BLINVILLE, D'EPERNY.

D'EPERNY.

RETROUVERAI-JE en vous les sentimens d'un frère ?

BLINVILLE.

Je vous en ai toujours montré le caractère ;

D

Mais de certains gens détruire les erreurs,
 Contrarier leurs goûts, vouloir qu'ils soyent meilleurs,
 C'est à leur gré montrer un cœur impitoyable.

D'EPERNY.

Epargnez moi, mon frère, un reproche semblable.
 Je ne viens point chez vous recevoir des avis ;
 Je viens sans nul délai vous demander mon fils.
 J'aspire après l'instant où je dois le connoître.
 Sans doute dans mes bras vous allez le remettre ?

BLINVILLE.

Sondez bien votre cœur, je le dis sans détour.
 Je réglerai sur vous ma conduite en ce jour.

D'EPERNY.

Mon frère !

BLINVILLE.

A quelle époque, à ce fils, si cruelle,
 Rouvrirez vous pour lui la maison paternelle ?
 Ira-t-il applaudir à votre nouveau choix,
 Et voir une marâtre usurper tous les droits ?
 Devra-t-il, pour vous plaire, adorer ses caprices ?
 D'une femme sans mœurs, souffrir les injustices ?
 Et bientôt ?....

D'EPERNY.

Ce portrait que vous osez me faire....

BLINVILLE.

Ressemble trait pour trait....

D'EPERNY.

Ah ! Blinville ! Ah ! mon Frère !
 Je ne retrouve plus votre cœur simple & bon.

Cessez d'être guidé par une impulsion
 Qui vous est étrangère, & qui vous déshonore.
 Faut-il, grace au pouvoir qu'a sur vous Léonore,
 Vous trouver en ce jour frère sans amitié,
 Injuste envers ma femme, & pour moi sans pitié ?

BLINVILLE.

Respectez Léonore, & croyez ma franchise,
 Ne la comparez pas avec votre Marquise.

D'EPERNY.

Changeons de discours.

BLINVILLE.

Non.... Ecoutez, d'Epérny ;
 Ce que malgré vos torts, je dois vous dire ici,
 C'est la dernière fois que je vous parle en frère.
 La Marquise vous trompe, & son cœur vous préfère....

D'EPERNY.

Ciel ! Sur quoi pensez-vous l....

BLINVILLE.

Le Comte est son amant

D'EPERNY.

D'où l'avez vous appris ?... Serait il vrai?... Comment....
 Mais non, je le vois bien, le piège est trop visible.

BLINVILLE.

A merveilles, mon frère, il seroit impossible
 De mieux prendre la chose, & je vous applaudis.

D'EPERNY.

De grace, terminons, & montrez-moi mon fils.
 Quelques soient vos projets, vous ne pouvez, mon frère ;

D 4

31 LES DEUX FRÈRES,

Séparer plus longtems le fils d'avec son père.

BLINVILLE.

Plus que vous ne pensez, je serai généreux.

Vous demandez un fils, je vous en offre deux.

SCENE VII.

BLINVILLE, D'EPERNY.

MAURICE, LOUIS.

MAURICE & LOUIS, volant à d'Eperry.

MON père!

D'EPERNY.

Embrassez moi ! l'instant où je vous presse

Sur ce cœur enivré de joie & de tendresse,

Me fait tout oublier..... D'Eperry! d'Eperry!...

MAURICE.

Mon frère est d'Eperry, moi je le suis aussi :

N'en chercher qu'un seroit nous accabler de peines.

LOUIS.

N'est-ce pas votre sang qui coule dans nos veines!

MAURICE.

Me sentir votre fils est mon plus grand bonheur.

LOUIS.

Mes transports, mon respect, tous les vœux de mon cœur,

M'annoncent que je suis sous les yeux de mon père.

BLINVILLE.

L'un d'eux est d'Eperry, vous le voyez, mon frère.

Mais ils sont tous les deux également vos fils.
Rempli d'amour pour l'un , pour l'autre de mépris ,
Vous voulez dispenser la tendresse & la haine ;
Quels que soient les efforts de votre ame incertaine ,
De leur sort rien ne peut percer l'obscurité.
Choisissez donc entr'eux qui sera rejeté ,
Nommez celui qui doit vous aimer comme un père ,
Ou qui de votre sein doit fuir avec sa mère.

D'EPERNY.

Non , mon frère , je vois briller un nouveau jour.
Gardez seul un secret contraire à mon amour :
J'aurai deux fils pour un , & dans ma douce ivresse
Je veux avoir pour eux une égale tendresse.

BLINVILLE.

Bien!

D'EPERNY.

Qu'ils soyent par leur nom confondus à mes yeux,
Ainsi que dans mon cœur par mes plus tendres vœux.
Tous deux partageront mon cœur & ma fortune,
Je ne vous ferai plus de prière importune,
Ils resteront ici. Je ne vous retiens plus,
Vous pourrez loin de nous jouir de vos refus.

BLINVILLE.

Rien de plus juste , & loin que ce parti me blesse,
Il vous rend mon estime & toute ma tendresse.
Je prends congé de vous , & même je fais mieux ;
J'emmène loin de vous un objet odieux ,
Léonore avec moi va quitter cette ville.

D'EPERNY.

Je vous devrai , mon frère , un destin plus tranquille.

D iiij

54 LES DEUX FRÈRES.

MAURICE, *à part.*

Ma mère, ô Ciel !

LOUIS, *à part.*

Hélas ! Faut-il la délaisser ?

D'ÉPERNY.

Venez, mes chers enfans !... Pouvez vous balancer ?...

Ce que je fais pour vous, chacun des deux l'oublie.

Ferez-vous donc aussi le malheur de ma vie ?

MAURICE.

Léonore est ma mère.

D'ÉPERNY, *à Louis.*

Et vous ?

LOUIS.

Je suis son fils.

MAURICE.

N'accableriez-vous pas du plus juste mépris

Le monstre qui pourroit abandonner sa mère ?

D'ÉPERNY.

Songez pour l'un de vous qu'elle est une étrangère ;

Que mon fils, quel qu'il soit, est indigne du jour,

Et mérite ma haine au lieu de mon amour,

Pour m'oser préférer une femme coupable,

Auteur de tous les maux dont le fardeau m'accable.

MAURICE.

Vous déchirez mon cœur....

BLINVILLE.

La connoissez vous bien ?

D'ÉPERNY.

De vous, mon frère, ici je n'espère plus rien,

COMÉDIE.

75

Puisqu'inflexible & froid dans cette conjoncture,
Vous vous faites un jeu de tromper la nature.

BLINVILLE.

J'ai tort, je le confesse, & même je me rends.
Je dois vous dévoiler le sort de vos enfans,
Mais il me reste encore un peu d'inquiétude.

D'EPERNY.

Achez.

MAURICE & LOUIS.

Quel moment!

BLINVILLE.

Cette douce habitude

Qui depuis leur enfance a fait tout leur bonheur,
Leur amour filial, ce besoin d'un bon cœur
De ne jamais quitter le sein qui l'a fait naître,
Tout cela comme à moi, vous paroîtra peut-être
Mériter des égards & du ménagement.
Pour oublier sa mère, il faut plus d'un moment,
D'après cela, du moins, vous conviendrez, je pense,
Qu'il me faut leur aveu pour rompre le silence.

D'EPERNY.

Ils le veulent.

BLINVILLE.

Eh bien....

MAURICE & LOUIS.

Mon Oncle!

D'EPERNY.

Oserez vous ?....!

D iv

36 LES DEUX FRÈRES,

MAURICE, (*Louis se jette dans les bras de Blinville*).

Mon père ! Laissez moi tomber à vos genoux !

D'EPERNY.

Te sens-tu, d'Epérny ?...

MAURICE.

Tout autant que mon frère ;
Mais pourquoi nous contraindre à chercher la lumière ?
Puisque mon frère & moi nous sommes vos enfans,
Que pouvons nous gagner en ces cruels momens ?
L'un de nous deux va faire une perte cruelle.
Il n'aura plus de mère.

LOUIS, *s'approchant de d'Epérny.*

Une mère comme elle !

MAURICE.

Dont le cœur nous chérit tous deux si tendrement.

LOUIS.

Pour qui nous voudrions verser tout notre sang.

D'EPERNY, *à part.*

Je sens mes yeux mouillés. Ciel. ô Ciel. Léonore.....

BLINVILLE.

Eh bien ! dois-je parler ? faut il attendre encore ?

D'EPERNY.

Mais se voir le jouet du plus lâche complot !

Point de choix pour mon cœur, on m'y force, il le faut.

Qui ! moi, je céderois à ce vil artifice

Ingrats ! C'en est assez ! Que tout ceci finisse.

Sans doute à me haïr l'un & l'autre est instruit,

COMÉDIE.

52

Je ne suis qu'un tyran pour votre cœur séduir,
Vous aimez Léonore, & chacun la préfère....
Pour elle j'y consens, renoncez votre père,
Je vous renonce aussi tous deux pour mes enfans.

MAURICE & LOUIS.

Qu'allons-nous devenir ?

BLINVILLE.

Vos adieux sont touchans.

D'EPERNY.

Et vous, Monsieur, & vous, voyez mon trouble extrême,
Jouissez du malheur d'un frère qui vous aime !
Qui vous retient ici ! Triomphez jusqu'au bout,
Rejoignez Léonore, & dites-lui sur tout
Que d'Éperny la hait autant qu'il la méprise.

BLINVILLE.

Homme injuste & cruel.

MAURICE.

Que notre sang suffise !...

LOUIS.

Pardonnez !

D'EPERNY, *les repoussant.*

Laissez-moi !

BLINVILLE *emmène Maurice & Louis.*

Venez, mes chers neveux.

Votre mère vous reste, & vous serez heureux.



SCÈNE VIII.

D'EPERNY, *seul.*

Je ne fais où j'en suis.... Quel parti dois-je prendre ?
 De mes fils, j'en conviens, l'amitié vive & tendre
 Pour celle à qui chacun pense devoir le jour,
 L'avantage qu'elle a sur moi dans leur amour,
 Tout promet des vertus au dessus du vulgaire....
 O Ciel Serois-je injuste en haïssant leur mère ?
 On la dit innocente, & je n'en doute plus,
 Un cœur vil n'a jamais inspiré des vertus.
 Je dois souffrir au moins qu'elle se justifie....
 Mais pourrai-je étouffer une flamme chérie ?
 J'étois amant aimé, prêt d'être heureux époux,
 Faudra-t-il donc quitter l'habitude charmante
 D'adorer la Marquise, & d'y voir une amante,
 Cet effort, je le sens, surpasse mon pouvoir....
 Que fais-je, éloigné d'elle ?... Allons, allons la voir ;
 A l'aspect des beautés où j'ai puisé ma flamme,
 Le calme & le bonheur renaîtront dans mon ame.



SCENE IX.

D'EPERNY, MAURICE.

MAURICE.

UN moment d'entretien me seroit-il permis ?

D'EPERNY.

Qu'avez-vous à me dire ? Ai-je trouvé mon fils ?
Etes-vous d'Epérny ?... Parle, je vais t'entendre.
Console enfin ce cœur trop sensible & trop tendre.
Je ne fais quel attrait plein de charmes pour moi
Ranime mon espoir & m'attire vers toi.

MAURICE.

Mon frère est votre fils, moi je le suis encore,
Mais vous cherchez sur-tout celui de Léonore ?

D'EPERNY.

Eh bien ! le connois-tu ?

MAURICE.

Pourrez-vous le haïr ?

D'EPERNY.

Je veux être son père & toujours le chérir.

MAURICE.

Il est à vos genoux !

D'EPERNY.

Ah ! plutôt qu'il m'embrasse !

Presses toi sur mon cœur, c'est là toujours ta place.

Es-tu sûr de ton sort ? Par qui l'as-tu connu ?

MAURICE.

Par ma mère à l'instant.

D'ÉPERNY.

Léonore, dis tu ?

MAURICE.

Pour déranger le plan de Monsieur de Blinville,
Elle avoit toujours fait un effort inutile.

D'ÉPERNY.

Mon frère seul auroit ?..

MAURICE.

Elle a vingt fois tenté
De faire à vos regards briller la vérité ;
Mais à son bienfaiteur devoit-elle déplaire ?

D'ÉPERNY.

Achève sans détour.

MAURICE.

Voyant que ce mystère

Prolongé trop long-tems vous rendroit malheureux :

- « Maurice, a-t-elle dit, en essuyant ses yeux,
- » Je t'ai connu toujours un trop bon caractère
- » Pour rougir de ton sort & de ta pauvre mère,
- » Aussi-tôt que tu vas connoître que c'est moi.
- » Que ton père à l'instant apprenne tout de toi ;
- » Ce devoir est cruel, remplis-le sans foiblesse.
- » Sans doute en me nommant, tu perdras sa tendresse,
- » Dans sa haine avec moi tu seras confondu,
- » Mon cœur te restera.

D'ÉPERNY.

Que je me sens ému !

COMÉDIE.

61

MAURICE.

- » Qu'il soit du moins heureux , si nous ne pouvons l'être.
- » Mais avant tout , dis lui que s'il m'eut pu connoître ,
- » Il m'auroit conservé son estime & son cœur ,
- » Et qu'il regrettera d'avoir fait mon malheur.

D'ÉPERNY.

Tu m'allarmes vraiment ; qu'a-t-elle voulu dire ?
Poursuis, mon cher Maurice, hâte toi de m'instruire.

MAURICE, *lui présentant un papier.*

Votre père en mourant a signé de sa main
Cet écrit, qui devoit être un gage certain
Des vertus de ma mère & de son innocence.
D'après son ordre, il fut remis en sa puissance.
C'étoit pour suivre en tout les vœux de vos pères
Qui vouloient vous donner d'autres engagements ;
Sur-tout, vous le verrez, ce fut pour vous soustraire
A l'indignation que montrait votre père,
Et même vous forcer à faire un nouveau choix,
Que ma mère a porté l'abandon de ses droits
Jusqu'à vouloir enfin vous paroître infidelle.
Pour donner au dépit une force nouvelle,
On vous rendit suspect le départ d'un ami ;
Et bientôt détestant votre infidelle & lui,
Vous laissâtes briser une chaîne odieuse,
Pour former l'union qui fut si malheureuse.

D'ÉPERNY.

Quelle triste clarté tu fais luire à mes yeux !
L'infortunée !... Hélas ! Que je suis malheureux !
Falloit il si long-tems différer de m'instruire !

MAURICE.

Dès lors qu'à votre hymen elle avoit pu soufcrire,
L'a-t-elle dû plutôt fans honre & fans danger?

D'EPERNY.

Comment la rendre heureufe, & la dédommager ?
De ma main, de mon cœur je ne fuis plus le maître.

MAURICE.

Son état & le mien vous toucheront peut être.

D'EPERNY.

Je comprends ce langage & quel est ton espoir ;
Mais un pareil effort n'est pas en mon pouvoir.

MAURICE.

Non, vous calomniez la bonté, la justice
De ce cœur où je trouve enfin....

D'EPERNY.

Mon cher Maurice ;

Je fens, n'en doute pas, tout ce qu'ici je doi
A mon frère, à mon fils, à Léonore, à toi ;
Mais tu ne conçois pas combien je fuis à plaindre.
Je connois mon devoir, & ne peux m'y contraindre,
Un amour fans mefure, une bouillante ardeur,
Ont troublé ma raifon, & maitrifent mon cœur.
Prêt d'obtenir la main d'un objet qui m'adore,
Faut-il par un refus que je la deshonore ?

MAURICE.

Plus que ma mère, hélas ! qui vous aimait jamais ?
A-t-on plus de vertus, & même autant d'attraits,
Avec un cœur fenfible & fait pour la conftance ?

D'ÉPERNY.

Ah ! Maurice , à mon cœur que tu fais violence !

MAURICE.

Généreux pour tout autre , êtes-vous sans pitié
Pour elle seulement ?

D'ÉPERNY.

Que je suis effrayé.....

MAURICE.

Si soigneux d'épargner l'orgueil d'une maîtresse
Qui n'éprouve pour vous qu'une feinte tendresse.
A la honte , aux douleurs pourrez-vous pour toujours
Condamner de sang-froid vos premières amours ?
L'épouse qui pour vous s'étoit sacrifiée,
Pour prix de ses vertus sera-t-elle oubliée ?
Me délaisserez-vous dans l'opprobre & l'ennui
Traîner jusqu'à la mort un destin avili ?

D'ÉPERNY.

Épargne-moi , Maurice , un discours trop sévère.....
Mais comment soutenir les regards de ta mère ?

MAURICE.

Pourquoi les craindre ? Ils sont si touchans & si doux,
Vous y verrez son ame & son amour pour vous.

D'ÉPERNY.

Mais n'y verrai-je pas aussi , pour mon supplice ,
Les traces de ses pleurs & de mon injustice.

MAURICE.

Dites l'expression du plus heureux espoir ,
Sitôt qu'il lui sera permis de vous revoir.

D'ÉPERNY,

Elle doit me haïr.

LES DEUX FRÈRES,

MAURICE.

Toujours elle vous aime.

D'EPERNY.

N'en doute pas, j'éprouve une douceur extrême

D'apprendre qu'elle fut innocente envers moi.

MAURICE.

Souffrez donc qu'elle vienne, & donnez-moi l'emploi

De lui rendre en ce jour la joie & l'espérance.

D'EPERNY.

Je souhaite à la fois, & je crains sa présence,

Je l'ai tant offensée!... Il me faut plus d'un jour...

S C E N E X.

D'EPERNY, BLINVILLE, MAURICE.

BLINVILLE.

D E Léonore enfin l'innocence & l'amour
 Vous sont-ils bien connus par des preuves certaines ?
 Quel parti prendrez-vous ?

D'EPERNY.

De terminer ses peines ;
 Et je ne puis, Monsieur, lui prodiguer trop tôt,
 Mon estime, mes biens, & mes jours s'il le faut.

BLINVILLE.

Ce n'est point à cela qu'elle a droit de prétendre,
 Il lui faut votre main, un cœur sensible & rendre.

D'EPERNY.

D'EPERNY.

De ma surprise extrême à peine revenu,
 Puis-je descendre, hélas ! dans ce cœur éperdu ?
 Cruellement frustré de ma plus douce attente,
 Interdit, oppressé, mon état m'épouvante ;
 Vous, dont le cœur paisible ignore les tourmens
 Qui déchirent mon ame en ces cruels momens,
 Aidez-moi !... Dites moi quel parti je dois prendre.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

D'EPERNY, BLINVILLE, LEONORE,
 LOUIS, MAURICE.

BLINVILLE.

EMBRASSER Léonore & sur le champ lui rendre ;
 Avec ses deux enfans, le cœur de son époux.

LOUIS.

Ouvrez-nous votre sein.

MAURICE.

Nous refuserez vous
 De nous rendre à tous deux l'honneur avec la vie ?

LOUIS.

Laissez-moi pénétrer dans votre ame fléchie.
 Mes pleurs couleront-ils en ces momens si doux
 Où d'un père adoré, j'embrasse les genoux ?
 Léonore !... Ma mère ! ô contrainte cruelle !
 Ce que je trouve en vous, faut-il le perdre en elle ?
 N'aurai je plus de mère ?

E.

66 LES DEUX FRÈRES,

D'EPERNY.

Je t'entends.

BLINVILLE.

Pensez-y.

Méritez le pardon que l'on vous offre ici ;
Tombez sans balancer aux pieds de Léonore.

D'EPERNY.

Sans doute s'il se peut que son cœur m'aime encore.

LÉONORE.

Dans mes bras, cher époux, viens plutôt te jeter,
C'est là ta place, hélas ! devois-tu la quitter.

D'EPERNY.

Combien je fus coupable !

LÉONORE.

En ce jour plein de charmes

J'oublois que mes yeux ont répandu des larmes :

Pourquoi m'en parles-tu ? ce cruel souvenir

Avoit fui de mon cœur enivré de plaisir.

Ce jour effaceroit un siècle de misère.

D'EPERNY.

Venez, mes chers enfans ! embrâssés votre mère

Sa bonté, sa candeur, & son aspect si doux,

Lui rendent pour jamais le cœur de son époux.

(*A Léonore*).

Oublie ainsi que moi des transports que j'abjure ;

Ma chère Léonore, une volupté pure

Rend le calme à mes sens égarés par l'amour.

BLINVILLE.

Je vous reconnois donc à ce noble retour,

Et je n'hésite plus à porter la lumière

Dans ce cœur qui fait vaincre. ..

D'EPERNY.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Effaçons, croyez-moi, jusqu'à ce souvenir.

BLINVILLE.

Sans doute ; mais je veux avant tout vous guérir.
On vient de m'adresser à l'instant cette lettre ;
Le Comte me l'écrit : je dois vous la remettre.

D'EPERNY, lisant.

« Quoique la démarche qui me porte à vous écrire me soit
» dictée par le dépit & la vengeance, elle ne vous sera pas
» moins utile, en vous mettant à portée de démasquer aux
» yeux de d'Epérny la Marquise de Florval ; cette femme arti-
» ficieuse nous trompoit l'un & l'autre ; le recueil des lettres
» qu'elle m'a écrites & que vous trouverez ci-jointes, vous
» démontrera la sincérité de son affection pour votre frère. Il
» est vrai qu'aujourd'hui j'en ai reçu mon congé ; mais vous
» verrez que c'est bien moins pour posséder sans partage le
» cœur de d'Epérny que sa fortune ».

LE COMTE DE BONNEVAL.

BLINVILLE.

Les lettres, les voici.

D'EPERNY.

Quel excès de bassesse !

A Leonore.

Tel'aimois!... Ah, pardonne ton reste de faiblesse.

LÉONORE.

Loin de m'en offenser, j'approuve ta douleur,
Elle peint un cœur droit, sensible avec candeur.

68 LES DEUX FRERES, COMÉDIE.

D'EPERNY.

Quel baume tu répands sur ma vive blessure!
Tes vertus m'ont transmis ton ame tendre & pure
Et vous, mon frère, & vous, jouissez des bienfaits
Dont vous avez comblé tous nos cœurs satisfaits.

20 JY 63

FIN.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police ;
les deux Frères, Comédie en deux actes & en vers, & je
n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la
Représentation ni l'impression. A Paris, le 31 Août 1784.

S U A R D.

*Vu l'Approbation, permis de représenter & imprimer. A
Paris, le 2 Septembre 1784.*

L E N O I R.